

Nadine Richon

Crois-moi, je mens

(Une fable moderne)

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DU SERVICE DE LA CULTURE DE LA VILLE DE LAUSANNE

• L • a • u • s • a • n • n • e •

« CROIS-MOI, JE MENS. (UNE FABLE MODERNE) »,
TROIS CENT QUARANTE ET UNIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ,
DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : « LA HUITIÈME FEMME DE BARBE-BLEUE »
(*BLUEBEARD'S EIGHTH WIFE*), DE ERNST LUBITSCH, AVEC GARY COOPER
ET CLAUDETTE COLBERT, 1938, © FIA / RUE DES ARCHIVES, PARIS
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-379-6
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2014 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Serge Doubrovsky, qui a eu la gentillesse de m'encourager
À Paul, mon premier lecteur
À Yvan et Gabriel

Quoi de plus passionnant que d'aimer ou d'être aimé ?

ANDRÉ COMTE-SPONVILLE

VIOLETTE

VIOLETTE aimait regarder Gary Cooper en polo blanc, les cheveux gominés, caressant trois chiens minuscules. Gary Cooper vieillissant en smoking hollywoodien, au côté de Veronica, épouse rayonnante et brune, d'une élégance accomplie. Quelle sortie en ville? Quelle récompense? Quel gala? Quel cinéma! Gary Cooper en canoë griffant le lac Tahoe: sur cette photo en noir et blanc, il exhibe son torse nu et l'image signale une nature accueillante pour l'homme saisi dans l'innocente simplicité de son corps; l'eau miroitant au soleil, les longs sapins du rivage suggèrent le vert et le bleu originels. C'était en 1936, année faste où l'acteur incarnait *L'Extravagant Mr. Deeds* devant la caméra de Frank Capra.

Violette connaissait bien Gary Cooper. Elle savait que l'acteur si longtemps discret dans sa vie privée avait été en 1949 épinglé au cœur par une

blonde piquante, la comédienne Patricia Neal, sa partenaire dans *Le Rebelle* puis *Le Roi du tabac*, vivant avec elle une passion tumultueuse avant de revenir à Veronica et de se convertir au catholicisme : ce fut alors le retour de Cooper à la case pépère, la dernière ligne droite avant la fin des haricots, la sale affaire qui bourgeonne dans les cellules et le forcera à rester chez lui, tandis que James Stewart, à la cérémonie des Oscars, recevra en pleurs l'ultime statuette destinée à son ami...

Gary Cooper avec sa fille Maria, mignonne et joufflue : la petite porte une veste en peau frangée fabriquée par ses soins à lui, l'homme de l'Ouest, le héros des grands espaces westerniens. Gary Cooper en costume de shérif dans *Le train sifflera trois fois*, étoile brillante à la poitrine, partageant une *ice cream* avec Maria adolescente, pause syndicale et familiale. Gary Cooper avec la reine d'Angleterre. Gary Cooper avec le pape. Gary Cooper au bord de la Seine avec Veronica et Maria, lors du tournage d'un film pétillant et tendre de Billy Wilder, *Ariane*, où il joue l'amoureux d'Audrey Hepburn. Violette songeait, malgré elle, à la jeunesse de l'actrice irradiant l'écran comme une gifle involontaire à son trop vieux partenaire, déjà malade peut-être ? Intitulé en anglais *Love in the Afternoon*, ce film est daté de 1957, trois ans avant la mort de l'acteur jadis si beau, grand, facétieux, athlétique, soudain fatigué, abattu, dévoré, évaporé, livré aux autres comme un cadavre à nettoyer, soigner, habiller, liquider. Violette connaissait ce mot de Cooper adressé, en guise de concours macabre, à son vieil ami Ernest Hemingway : « Je serai dans la boîte

avant toi ! » Elle parcourait souvent ce livre merveilleusement illustré, acheté au temps où elle était encore mariée, lors d'un séjour trop bref à New York.

Oui, elle s'appelle Violette, comme sa grand-mère, dans la famille on aimait les fleurs. Elle habite une région jadis industrielle de Belgique, non loin de la frontière allemande. Dans sa ville d'eau réputée pour ses aimables fontaines, mais privée des attraits touristiques de la capitale bruxelloise, elle vivait sans intensité après un divorce depuis longtemps consommé. Les synapses, les vaisseaux, les amitiés s'étiolaient, un univers s'effritait, le sien. Ai-je déjà assez vécu, songeait-elle ? Partir maintenant ou dans vingt ans, quelle différence ? Est-il vraiment plus facile de mourir à quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent ans ? Elle allait vers le moins, comme chacun, mais d'une manière douloureusement accélérée. Dans ce monde craignant la faiblesse, la pauvreté, l'inutilité, elle cheminait sans pouvoir créer de nouvelles richesses, elle jouait sans être vieille mais depuis trop longtemps à contre-emploi. Elle venait d'avoir soixante ans, l'âge auquel mourut Gary Cooper.

Elle était secrétaire, « secrète secrétaire », avait-elle lu un jour en couverture d'un livre en librairie. Quelques mois auparavant, la fermeture de l'usine où elle travaillait lui avait donné l'occasion de s'investir dans une lutte syndicale inégale et incertaine ; à quelques années de la retraite, elle pensait pouvoir tenir avec quelques économies et des indemnités, mais elle s'était engagée dans la bataille en songeant aux autres, souvent beaucoup

plus jeunes et désemparés. Cet épisode encore très vif dans son esprit lui laissait un souvenir contrasté, mêlé d'angoisse, d'écoute et de solidarité. Elle ne s'imaginait plus indispensable, depuis longtemps, mais elle avait été surprise par la rapidité de l'oubli où elle était tombée. Un soir d'été, elle avait rencontré une ancienne collègue, bientôt aspirée par un emploi dans une ville voisine. Personne d'autre ne s'était manifesté après cette sortie déjà lointaine où elle avait porté sa dernière robe festive, rose pâle avec un joli plissé, négligée désormais comme un spectre inutile dans une penderie. Violette lisait des livres pour ne pas se contenter des actualités banales ou cruciales et des films à la télévision. Elle choisissait des romans d'aventure historique qui la transportaient à d'autres époques dont la cruauté ne laissait pas de la surprendre, et parfois même de la reconforter. Comme l'écrivait Alexandre Dumas à propos des malheurs de Luisa San Felice, sa formidable héroïne jetée si jeune aux côtés des patriotes napolitains, en 1798, dans un bref épisode révolutionnaire sauvagement réprimé par les Bourbons: «Tout est vrai dans ce livre.» Après son licenciement, Violette avait pu emporter son ordinateur portable, qui trônait aujourd'hui sur sa table de nuit car elle aimait s'immerger dans le songe du monde avant de s'endormir.

En marge d'une société vouée à l'éternelle jeunesse, elle était reléguée au fond de la classe, conjuguée au féminin dépassé. Me voici devenue cette fleur fanée de Ronsard, songeait-elle au souvenir d'un poème jadis appris. En l'absence d'un regard complice, elle se sentait incongrue, voire

déplaisante comme une erreur de signalisation, un cheveu dans le potage, une ombre au tableau, une doublure déchirée dans un manteau abandonné sur une chaise à la fin du spectacle. Au moment du tournage, le préposé aux décors s'est mal caché, si bien qu'un œil exercé peut l'apercevoir à l'image, entre deux débris en feu traversés par Tom Cruise: ce technicien gênant, c'est moi, pensait-elle. Parfois, dans le bus ou le métro, elle avisait un homme nu en face d'elle, autrement dit sans tablette ni téléphone; l'indifférent alors se saisissait d'un journal, d'une publicité, d'un imprimé administratif: n'importe quel support pour ne pas me supporter! Ces vaniteux, ces inconnus, sont d'une méchanceté! Elle se voyait réduite à l'état de meuble banalisé, de femme-objet sans sujet pour lui décocher la flèche d'un sourire ou lui restituer d'un regard sa féminité.

Au cinéma, elle aimait les sentiments, les héros poignants, mais aussi les méchants bourlingueurs qui se découvrent une destination et un cœur à la faveur d'une rencontre amoureuse, d'un pardon. Elle croyait à la rédemption mais ne pensait pas que le sauveur pût venir pour elle. Trop tard, ma vieille, le train a sifflé, il est passé, l'ancienne voie ferrée disparaît sous le sable, les cailloux, les graviers. Ainsi, lorsque cet inconnu s'était présenté à elle sous le nom d'Antonio, un soir à l'écran, Violette lui avait répondu poliment, comme il lui semblait adéquat de le faire sur le réseau en ligne *Facebook*. Antonio adoptait avec elle un ton charmeur et courtois, il voulait faire sa connaissance. Très vite, leurs échanges se sont accélérés, Violette conservant

cependant ses distances lorsque le bel inconnu – car il était beau – exprimait à son endroit un enthousiasme démesuré. D'une certaine manière, elle en voulait à cet homme imprévu de ne pas la laisser ruminer sa solitude jusqu'à la fin des temps, de la bousculer avec les promesses d'un bonheur oublié, de la forcer à quitter sa zone d'inconfort, ce ghetto silencieux construit pour les femmes de son âge.

Avec un esprit compétitif, Antonio s'était accroché à son rêve, d'une manière joueuse et résolue. Alors, l'envie d'y croire avait gagné Violette, pulvérisant ses doutes, les craintes échafaudées durant toute une vie, et ce fut comme si le monde de l'enfance reflua à la surface avec la confiance illimitée et le goût des croyances enchantées. Propulsée par-delà elle-même, aimée, aimante, désirée et désirante, elle ne s'envisageait plus déprimée, les joues creuses, l'œil cerné, le cheveu gris. Sur ses jambes d'une minceur autrefois valorisée, mais si fragiles aujourd'hui, elle allait avec une vigueur surnaturelle, gambadait dans les parcs, les jardins et les ruelles comme si elle n'avait pas oublié de bouger depuis longtemps. L'amour l'entraînait, au sens sportif du terme. Violette ne croyait pas au miracle, elle était le miracle ou la preuve vivante qu'une pareille merveille peut arriver. Envoûtée par l'apparition d'Antonio, revigorée à la pensée d'une chance insensée, proprement inespérée, elle se tourmentait moins avec l'âge ; souriant si dans le métro un homme à sa vue détournait la tête, elle saisissait au vol le regard d'un autre voyageur et s'en amusait. Passée en mode gaminerie, elle ne faisait plus tapisserie.

Elle avait recommencé à aimer, sinon son corps entier, du moins ses seins ressuscités ; elle se risquait même à en parler avec son futur amant qui se trouvait, pour quelques semaines encore, à l'étranger. Ils utilisaient le réseau *Facebook*, très populaire auprès des adolescents mais de plus en plus attirant pour les adultes rassurés par le confort d'un échange direct, virtuel, léger. Parfois, il lui écrivait sans fioritures : « Je suis nu dans mon lit et je pense à toi. », alors, étrangement libérée, enhardie, elle se mettait devant le miroir et... ça débutait. « J'ai passé un chemisier blanc très sage mais trop chaud, mes seins sont si gros, je me déboutonne, me redresse pour mieux les regarder : je porte un soutien-gorge en dentelle qui ne peut pas les retenir. Si tu me donnais tes doigts, je les plongerais dans mon décolleté, j'y mets les miens, j'attrape cette poitrine trop forte qui réclame tes mains, je respire mieux, je vois cette beauté, la chair exposée, je suis tendue, offerte, ouverte, je me caresse et me pince la pointe des seins, j'adore mais ils ne veulent pas de moi, ils s'échappent comme deux animaux affolés, tu les saisis fermement, tu en soulignes les formes, tu en éprouves la puissance, tu les affaiblis, les étouffes, les tourmentes, tu m'enchantes, tu m'aspirez, tu viens sur moi, je me pare d'humidité, tu t'empares, tu prends, tu cueilles au hasard, tu me couvres, j'écume, je gémis, tu m'immobilises, tu m'envahis, tu montes encore et brusquement tu jouis. »

L'eût-il demandé sur tous les tons, jamais elle n'aurait accepté de se montrer à l'image dans cet abandon, alors elle utilisait sa langue et la peuplait avec les mots qu'elle mûrissait durant ses rêveries

solitaires. Moins loquace mais plus audacieux, son partenaire lui avait envoyé une photographie exhibant son sexe érigé ; entièrement nu, le corps musclé en équilibre sur un fauteuil sans grâce, il tenait sa caméra à bout de bras pour englober dans le cadre son visage volontaire et buriné. Quel plaisir s'annonce ainsi, songeait Violette : une verge d'une belle amplitude porteuse d'une entêtante, d'une enivrante promesse !

Contre toute attente, un homme de sa génération ou presque s'invitait à l'horizon ; il n'était pas riche, mais à deux, la vie serait plus facile. Depuis la fin de son parcours professionnel brutalement interrompu, elle croquait lentement ses dernières économies et ne pouvait miser sur rien d'autre en dehors de ses allocations et d'une maigre pension à l'horizon. Aucun héritage en vue, pas d'impôt à craindre sur les successions. Violette était une fille d'ouvriers. Son père montait des lignes à haute tension avant de s'acheter un taxi sur un coup de tête, années sombres et endettées ; sa mère, qui travaillait comme vendeuse tout en officiant dans leur immeuble à la conciergerie, avait finalement trouvé une « meilleure situation » derrière un guichet où elle savait manier les chiffres. Durant son enfance et son adolescence, Violette avait pu compter sur ses parents condamnés à trimer, même si avec elle ils avaient essentiellement partagé le silence : il n'y a guère le soir à évoquer lorsque la journée absorbe les énergies et n'engendre pratiquement aucune reconnaissance sociale ; mais peut-être ne savaient-ils pas se raconter d'une manière enjouée, capable de transcender la banalité quotidienne ?

Sa mémoire manquait d'anecdotes, de joyeux contes vécus et transmis par les parents. Elle se souvenait mal de ces années si peu commentées : une violente dispute un jour avec son père, rentré exceptionnellement à midi puis reparti en voiture et accidenté ; quelques séjours dans une pension sans étoile ou un bungalow, sa mère toujours lavant, cuisinant, balayant et se croyant en vacances ; aucune résidence secondaire pour capter les amis intéressants, très peu de balades culturelles et de festivités, un dimanche au restaurant avec les grands-parents, de loin en loin, et cette image un peu idiote d'elle à la piscine le jour de ses dix ans, jouant avec deux ou trois amies autour d'un gâteau aux fraises et posant soudain son talon maladroit sur la précieuse friandise. En tant que fille, elle n'avait pas été orientée vers le sport comme certains garçons enrôlés dans une communauté footballistique ou montés sur le ring façon *Rocco et ses frères*, une tragédie de Visconti avec Alain Delon et Annie Girardot en personnages christiques. Une pure merveille, ce film, pensait Violette, qui se demandait parfois si le cinéma n'avait pas été sa planche de salut.

Devenue secrétaire, elle avait traversé par la suite une période plus animée ; mieux payée que ses parents, elle sortait le samedi soir, dansait bien, grimpait sur une scène tournante, se sentait admirée mais sans y croire vraiment. En dépit de cette aisance nouvelle, elle ne s'aimait pas assez pour s'affirmer puissante et sortir le grand jeu ; toute cette vie adulte enfuie et enfouie, pliée dans le passé, jamais véritablement déployée ; elle en avait

pleinement conscience, alors pourquoi se méfierait-elle du bonheur infiltré sous sa porte, de l'amour aujourd'hui à sa portée ? Elle allait enfin pouvoir enterrer sa solitude détestée, saisir le moment présent et combler l'effondrement de sa modeste valeur sur le marché du travail et de la séduction ! Que pouvait-elle revendiquer d'autre ? Son indépendance, son glamour, sa vie culturelle, son droit au voyage, son compte en banque, son royal célibat ? Parce qu'elle le valait bien ?

Sa vie se déroulait loin des codes de la modernité. Elle ne fréquentait ni les vernissages ni les grignotages, ne buvait ni *spritz* (vin blanc ou *prosecco*), ni Dry Martini jeté sur une olive ; elle ne dégustait pas des huîtres sur les terrasses chauffées, ne plongeait pas d'un air las dans les Spa. Juste un peu de yoga, quelques salutations au soleil, chien tête en bas, poisson, pince, chandelle, des postures enseignées par un jeune collègue durant l'action organisée pour tenter de s'opposer, en vain, à la fermeture de leur usine. Des semaines de lutte pour un plan social tout juste acceptable, des nuits sans dormir, des journées à offrir sa présence, sa gentillesse, sa manière rassurante d'écouter. Si elle avait fréquenté les concerts de l'été, elle aurait vu sa contemporaine Patti Smith enchaîner les morceaux avec ses musiciens, hilare soudain puis s'interrompant pour glisser : « Pardon, je vous chante ma chanson la plus triste, mais je ne peux pas m'empêcher de rigoler ! »

Les expériences décalées, les propos encourageants, Violette n'en profitait pas. Elle aurait aimé goûter à l'ambiance conviviale des festivals, mais sans pouvoir partager ses émotions, à quoi bon ?

Elle vivait seule depuis quinze ans. L'ombre de l'amour avait glissé trop vite sur elle et son mari ; leur couple sans enfant avait perduré quelques années tel un habit qui s'effiloche, un fantôme qui s'aventure à New York, s'offre encore un dernier voyage, et enfin plus rien, des agacements, des rages, des surdités. Lui finalement était parti, attiré par une autre, puis seul à nouveau, comme souvent on utilise une personne pour s'extraire du nid et s'arracher la peau, mais bientôt on la laisse afin de tisser plus loin une nouvelle habitude. De son côté, Violette avait coulé dans la glace comme une naufragée du Titanic ; touchant le fond, elle s'était glissée imperceptiblement dans le monde invisible des femmes abandonnées. Quinze ans de confinement, comme cent ans d'une solitude masquée par une présence forte au bureau, puis soudain même plus un ou deux collègues pour boire une bière le vendredi. Violette ne mettait pas le travail au sommet d'une pyramide idéalisée mais détestait son corollaire, le chômage, si peu propice aux liens sociaux. Engagée dans la file des demandeurs d'emploi, elle avait l'impression, un pas après l'autre, de piétiner son âme déjà meurtrie. Elle s'éprouvait alors telle une créature dédoublée, présente et absente à la fois ; ponctuellement, elle rencontrait un conseiller, elle s'orientait, patientait, s'agaçait par moments quand le préposé maladroit lui dictait la « bonne conduite ».

Pour vaincre son désenchantement au lendemain des luttes avortées, elle s'était mise à dessiner des figures gracieuses, des corps enlacés, des visages fondus dans un paysage. Elle partageait son trait de

crayon subtilement coloré avec un petit groupe d'amis virtuels qu'elle ne rencontrait jamais hors de l'écran. Avant l'irruption d'Antonio, la peinture représentait son seul lien réjouissant avec l'extérieur, l'invitant à sortir en dépit de la solitude, à explorer presque malgré elle les promenades urbaines, à observer le carrousel de la vie. Comme dans une ronde cinématographique, les couples se succédaient sous ses yeux à un rythme effréné, tous les styles représentés : amants confirmés, jeunes audacieux ou indécis, vieux solitaires ou chanceux, marchant avec bonheur deux par deux ; des couples collés, décollés, recollés, muets, sonores, en couleur, en damier. Toute cette vie foisonnante, cette harmonie qui n'était plus la sienne, cette moisson d'expériences à peine récoltées et oubliées.

Depuis quinze ans, elle n'avait plus touché la moindre parcelle d'homme, hormis quelques paumes serrées, des adieux expédiés, la liquidation d'une époque, la fin du travail ! Ses mains lui servaient à peindre, cuisiner, saisir, ouvrir, fermer, se laver, s'habiller, tapoter sur un clavier. Elle ne songeait même plus à les porter sur sa propre intimité, son corps frigorifié. Antonio, Antonio ! Elle voulait crier sa joie, l'annoncer à la cantonade, l'afficher sur les murs du quartier ; devant son miroir réinvesti par l'espoir, elle ne se privait pas du bonheur d'articuler le prénom favori. La découverte de cet amoureux de la dernière heure octroyait des buts inédits à ses doigts effilés, si longtemps privés d'impulsion érotique. Un corps, désormais, lui était promis ; cet homme venu du sud de l'Europe effacera pour elle les brumes de la

Belgique! Antonio le Sicilien arborait sur ses jambes, son torse, ses bras, ce viril duvet que l'on aimait autrefois, lorsqu'il s'agissait d'envoyer les pauvres bougres dans la profondeur des mines ou l'horreur des tranchées. Du poil au ventre, clamait-on durant la Grande Guerre, autrement dit du courage. Exquise nouveauté pour ses mains n'ayant exploré, jusqu'ici, que deux ou trois hommes à la peau lisse. Un soldat, ça va me changer, pensait-elle, transportée à l'idée d'éprouver encore une « première fois », un amour partagé!, une occasion à saisir!, un moment béni!

Cette relation naissante, si évidente et décontractée, la plongeait par instants dans la perplexité. Antonio ne disait jamais non. N'avait-il donc aucune habitude ancrée, nulle préférence affirmée, nul repère originel dont il ne démordrait pas? Il semblait ne devoir lui transmettre qu'un seul message, chaque jour identique: je suis ton homme, fais de moi ce que tu voudras. Au début, c'est normal, songeait-elle, on s'offre à l'autre en cadeau, mais est-ce bien pour moi, cet amour-là? Après tant d'années si peu consistantes, elle réintégrait le monde vibrant, étoffé, charnellement habité, et s'en étonnait, mais sans vouloir s'appesantir sur cet incroyable retournement. Antonio avait arraché la cape d'invisibilité qui la recouvrait, et elle ne savait pas comment le remercier. Alors elle l'encourageait, l'invitait à pénétrer dans son cinéma intérieur, l'installait confortablement au premier rang; anticipant une vie hier encore impensable, elle s'imaginait au début d'une histoire palpitante, au cœur d'un scénario en devenir.

Pas suffisamment belle, jadis, et déjà trop vieille aujourd'hui, elle s'était définitivement crue inapte au service amoureux, juste assez vaillante pour se lever de bonne heure, sortir la poubelle, passer au magasin, aller et venir, rentrer et dormir, évoluer dans l'indifférence générale, comme une figurante effacée, un crayon à la main et l'œil rivé sur les autres, dans la quête flottante d'une réciprocité qui ne venait jamais autrement que sous la forme dégradée d'un « *like* » sur *Facebook*. Violette, qui n'était pas croyante, ou si peu, se demandait soudain si l'arrivée d'Antonio n'incarnait pas la main de Dieu dans le monde des vivants ?

CATHERINE

CET homme me plaît, il est américain et flirte avec moi sur la Toile. Je ne l'aime pas, mais je me laisse séduire : ce n'est pas raisonnable, à mon âge ! J'ai quarante-neuf ans. Ma pomme se ratatine, ma figure se fissure, ma jeunesse s'accroche encore mais sa décision est prise, définitive : demain, elle se barre... Le temps sur moi souffle le chaud et le froid, le chaud surtout, je brûle sous ma robe, j'arrache mon boléro, même en hiver, strip-tease hormonal. Je suis naturellement blonde, élancée et pulpeuse à la fois, les fées ont bien travaillé. Le sport me permet de conserver un ventre plat sans renoncer aux plaisirs de la table.

Je me souviens comme un éclat d'avant-hier de mes quarante ans, quel anniversaire, quelle joie à prolonger la fête jusqu'au bout de la nuit. Je vis à Genève, une ville élégante et cosmopolite, confortablement déployée sur les deux rives du Léman,

avec ce pont du Mont-Blanc qui enjambe le lac et laisse filer au loin le Rhône happé par son destin français. Comme Marilyn Monroe, qui les adorait, j'aime les ponts. À propos du Brooklyn Bridge, elle écrivait que la tentation du suicide lui suggérerait parfois le grand saut, mais comment se jeter d'un pont tant aimé? Il fallait en chercher un bien laid, sans aucune vue, mais était-ce concevable? Elle en doutait. À Lausanne, ville voisine, je ne déteste même pas l'écrasant pont Bessières, surtout depuis qu'il accueille dans ses arches le passage du métro, comme si un jouet du futur sortait de la pierre monumentale. Genève déploie des charmes hélas balayés par le flot incessant des voitures, et je ne parle pas des passions tristes qui parfois se déchaînent autour de la question mal posée des frontaliers ou de la sécurité. Une jeune femme est égorgée par un sadique, l'imagination rechigne à penser les ultimes instants de cette malheureuse mais on veut des réponses tout de suite, les excités donnent de la voix, l'assassin est arrêté, une double enquête diligente pour expliquer la monumentale erreur et imposer les changements nécessaires – la sociothérapeute seule accompagnait ce criminel lors d'une sortie autorisée –, mais déjà les inconnus agrégés par l'émotion exigent des sanctions ultimes, critiquent les valeurs, les idées, s'adonnent aux raccourcis politiques, diffusent leur impuissance sur le Net, loin de la famille elle-même qui reste digne.

Je songe qu'un romancier pourrait évoquer cette tragédie, affronter l'innommable dans une démarche croisant le réel et l'imaginaire. Pour ma part, je n'oserais pas aborder un tel sujet, engager

ainsi ma liberté et ma responsabilité, mais je ne suis pas écrivain. Je milite pour l'extension du périmètre piétonnier et mon mari travaille dans la finance. J'utilise mon réseau afin de soutenir des artistes, de jeunes plasticiens, mais aussi des écrivains ou des metteurs en scène dont les idées m'intéressent. Disons que je crée des situations favorables. Mon homme n'est pas un *trader*, mais un dirigeant chargé de la surveillance des jeunes allumés qui jouent aux limites du système et qui aiment se shooter aux produits toxiques. Il a gardé de sa propre jeunesse un goût vibrant pour la musique mais n'a jamais le temps de répéter, comme le lui reprochent ses vieux amis *rockers*. Pour mes quarante ans, cependant, il a joué avec eux, et notre fils a chanté, c'était émouvant de le voir si jeune, si pâle, si beau, comme un ange de douceur dans ce groupe sombre et rugissant. Le séraphin rentrait tout juste de son séjour Erasmus à Dublin et nous avons traversé la nuit avec une ferveur toujours prête à se rallumer. Depuis lors, la mèche s'est étiolée, écourtant la flamme. Je ne déprime pas, mais la fatigue s'insinue au quotidien ; je la trompe, l'ignore en faisant du sport, malgré une douleur musculaire insidieuse qui menace ma pratique de la course à pied. Je trouverai autre chose, je suppose, mais pour l'heure je ne connais rien qui puisse à ce point me ragaillardir physiquement et mentalement : courir me grise. Détails insignifiants quand d'autres se consomment dans des souffrances impitoyables ? C'est clair, je ne suis pas dans le malheur, mais rien n'est jamais garanti et je refuse de scruter attentivement ma situation conjugale.

J'ai découvert au fitness un programme de « randonnée vallonnée » et j'expérimente le jogging technologique en alternant sur le tapis la course lente en faux plat et rapide en montée. Je joue avec les déclivités : quand la machine me force à grimper, j'accélère, je m'arrache la figure, mais j'anticipe la descente avec joie car rien ne dure, même les pires désagréments... c'est la bonne nouvelle ici-bas. Je ne suis pas drôle ? La nuit, je sors encore, mais je cherche des endroits qui ne m'abîment pas les tympans ; c'est difficile à trouver dans cette société où les noctambules prétendent s'amuser en hurlant et où personne n'entend. Des amies estiment que je me tracasse en vain avec le vieillissement : la chair est périssable, murmurent-elles, alors profite de la vie et cesse de fuir le bruit, le soleil, les gens ; tu peux courir et poser chaque jour trois couches successives de crèmes éblouissantes sur ton visage, mais tu dois accepter le temps qui passe comme une occasion supplémentaire de t'ouvrir au monde. Elles ont raison ! Je suis d'accord avec elles, contre moi. Je suis une acharnée qui en oublie les autres, ma mère dont j'ai du mal à écouter les menus propos, quitte à le regretter parfois, mes amis que je snobe avec le traiteur du coin au lieu de plonger les mains dans la terre du jardin, et jusqu'à mes enfants dont je m'échine âprement à suivre les études, discipline, discipline, je dois avoir un ancêtre allemand !

Je le sais, bien sûr, il y a une vie pour tous les âges ; nous sommes constamment projetés dans le futur et ainsi nous surmontons les coups d'arrêt, les bifurcations, les infidélités, la mort des amis trop

jeunes, la maladie, la retraite... On parle désormais du « vieillissement dans le vieillissement » : ça promet dans une société qui compte de plus en plus de personnes très âgées, mais qui ne leur réserve aucun rôle, aucun espace notable et approprié. Je suis aux portes de la cinquantaine et ce passage s'accompagne d'un sacrifice, celui de ma jeunesse en l'occurrence, qui se vide de son sang tel un taureau andalou. Pour me consoler, j'ai acheté L'Heure Bleue, un parfum sensuel, superbe, mais un rien crépusculaire. Il a été créé en 1912, c'est dire ! Les jeunes femmes l'ignorent, ça sent la poudre, le combat perdu ! Comme le disait bien le parfumeur Jacques Guerlain : « Le soleil s'est couché, la nuit pourtant n'est pas encore tombée. C'est l'heure incertaine. » Je situe le vrai tournant vers quarante-cinq ans : à partir de là, on observe une petite bascule désagréable, un picotement, on éprouve d'une manière accélérée la fuite du temps, on glisse du côté des mûrissants anonymes, bonsoir, je suis des vôtres, souffrez que je dégringole la pente avec vous, lentement, si vous voulez, mais inexorablement ! Je ne suis pas la seule à l'affirmer : selon une récente étude européenne, le déclin de la mémoire et du raisonnement survient vers quarante-cinq ans ! Par ailleurs, le cerveau ne cesse de s'adapter aux sollicitations, l'espoir demeure, c'est la promesse de la plasticité. Et puis, un jour, les femmes imposeront leurs rides comme un charme, au même titre que les hommes, mais cela changera-t-il quelque chose à la cruauté du vieillissement ?

Mon reflet certains matins m'épouvante ; je traque les imperfections sur la place, j'en prends

plein la face. J'inspecte mon front déjà moins lisse, j'entrevois avec détestation la ligne arrondie qui fait saillir une petite bosse sur mon menton ; j'ausculte l'affaissement subtil à la commissure des lèvres et les boutons attardés qui se payent une nouvelle jeunesse sur mon visage, acné légère mais insistante comme une piqûre de rappel : te souviens-tu de ton adolescence, souffle-t-elle ? Hélas non, ma mémoire s'apparente à un fromage suisse, l'emmental troué, par ailleurs bon pour la santé car riche en magnésium. Je me rappelle vaguement cette manie de tomber amoureuse des professeurs au lieu d'aimer d'abord les matières enseignées et, bien entendu, je n'ai pas oublié certaines amies ; l'une des plus anciennes vit à Paris, mais nous parvenons encore à nous rencontrer tous les six mois. Elle est grande et calme, avec un beau visage qui se colore à l'énoncé d'un événement frappant, un air attentif et un rire qui soudain explose sous les volutes d'une cigarette. Par bonheur, j'ai suffisamment de temps et d'argent pour m'offrir des escapades hors du puissant cocon helvétique : Berlin, Barcelone, Rome, Paris, en train le plus souvent, même à Londres ; quand je ne suis pas pressée, je prends le tunnel, j'adore faire la Manche. Là je frise le code, le mauvais goût ; sur la question des mendiants, je donne ou pas, selon l'humeur du moment, parfois ils m'exaspèrent malgré eux, ils ne m'abordent pas, demeurent silencieux, mais je n'ai pas envie de les voir ainsi de ville en ville, toujours plus courbés, tristement condamnés. Certains parfois très jeunes se transforment en criminels, mais que ferions-nous à leur place ? Ce serait bien si la

Suisse pouvait sur le plan européen participer pleinement aux solutions esquissées.

Depuis quelques années, je n'exerce aucun travail salarié et ne m'en plains pas car les emplois sont rares pour les historiens de l'art, en dehors des écoles où j'ai cédé ma place à d'autres, plus motivés. Je rencontre partout des personnes captivantes et peut-être me lancerai-je un jour en politique, sans savoir comment, encore, car je crains de me lier à un parti. Contrairement à certains, j'ai du mal à me sentir indispensable dans la cité, à m'estimer puissante au point de viser un strapontin. Je suis une citoyenne relativement informée, j'entretiens mon réseau social et ma forme physique, cependant, pour le dire en anglais: « *I don't believe enough in my own hype.* », je peine à faire sans rire mon auto-promotion.

Ces derniers temps, je me désole en passant la brosse dans mes cheveux; ils me quittent, se débiment en nombre, préparent en silence mon crâne de vieille dégarnie. Manque de fer, stress oxydatif, faiblesse passagère, nul ne le sait précisément. J'ai beau utiliser les lotions adaptées, avaler des compléments, boire du thé vert, manger des produits bio, mes tifs se rebiffent. Je pense à cette citation de Montaigne: « Dieu fait grâce à ceux, à qui il soustrait la vie par le menu. C'est le seul bénéfice de la vieillesse. La dernière mort en sera d'autant moins pleine et nuisible: elle ne tuera plus qu'un demi, ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort: c'était le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon être, et plusieurs autres, sont déjà mortes, autres demi-mortes, des plus actives, et qui tenaient le premier

rang pendant la vigueur de mon âge. C'est ainsi que je fonds, et échappe à moi. »

Le soir, je m'attarde sur *Facebook* et m'amuse à répondre aux sollicitations de cet inconnu qui se prénomme Mike. Parfois je me cache, car son intrusion en direct me dérange ; je n'aime pas la discussion qui s'invite sans crier gare et n'ose pas lui reprocher son zèle intempestif. J'utilise le réseau pour me tenir informée des événements, apprécier des photos qui nous révèlent des réalités nouvelles ou des mondes oubliés, réentendre de vieilles chansons, en découvrir d'autres, ajouter un propos, commenter une actualité, lire un article ; j'aime me sentir exister dans cet entre-deux-mondes peuplé de phénomènes trompeurs, de clins d'œil amicaux, de citations et d'indiscrétions.

Je ne crois pas que nous sommes avec *Facebook* dans la parole qui soulève le voile d'ignorance nous empêchant de voir certains aspects du monde, mais plutôt dans les « réalités fictives », ces choses vraisemblables qui ressemblent à des choses réelles, au sens du poète grec Hésiode. Ce ne sont pas les « réalités vraies », même s'il prête à ses Muses ce vers savoureux rapporté par le philosophe Heinz Wismann : « Nous savons proclamer des choses vraies. » Selon Wismann, Hésiode suggère que les réalités fictives peuvent enrichir notre connaissance du monde, à condition de ne pas nous arrêter au récit entendu, mais d'exercer notre regard aux différentes manières de raconter. Si le réseau social apparaît comme le lieu privilégié du narcissisme et du voyeurisme, ne pourrions-nous pas l'imaginer également comme une fiction offrant en continu la

possibilité d'un pas de côté pour décrypter le réel selon des angles multiples, des points de vue variés? Je m'interroge et j'entends rire mon mari: «*Facebook*, un pas de côté? Prends ton sac à dos et va explorer le monde, ou monte au chalet lire les livres qui traînent partout ici!»

Notre famille appartient aux heureux qui savourent les bienfaits d'une Suisse enchantée où l'on hérite, presque sans effort, d'une résidence secondaire dans un paysage vert et bleu sorti d'une toile de Ferdinand Hodler. Je peux à ma guise «monter au chalet», dans le but d'échapper à la grisaille de la plaine qui enserre les simples locataires, les travailleurs qui ne possèdent en banque que leur modeste salaire. La politique, pour moi, commence là: quand on a la chance d'être riche, on paie ses impôts et on ne triche pas!

Au fait, c'est intéressant Hésiode, il explique pourquoi il y a des humains et comment les dieux s'appuient sur ces créatures fragiles afin de régler, par leur intermédiaire, d'anciens comptes entre Zeus, le gardien des limites, et les Titans excessifs. Ainsi l'humanité prend pour les dieux le visage de l'altérité; en contrepartie de leur immortalité perdue, les hommes se voient récompensés par... l'arrivée des femmes! Un grand bonheur, en effet! L'être premier étant masculin, je vois ici les grimaces, mais je poursuis sur la ligne tracée par Heinz Wismann: Zeus va tolérer une certaine audace propre à l'humanité, au travers des héros mortels qui auront tendance à se saisir de tout, comme jadis les Titans fautifs... Et ces derniers, alors? Chez Hésiode, la capricieuse Hécate refuse

«la justice distributive qui pacifie l'univers des Olympiens». Zeus pourtant l'honore entre toutes les déesses «en l'instituant nourricière de la jeunesse». Je mémorise ce passage sur Hécate afin d'y songer lorsque ma fille m'opposera son visage fermé. Désormais, je sais que les adolescents lunatiques et violents sont inspirés par une Titane rebelle incarnant «l'incertitude et la séduction de la promesse»...

Mon nouvel ami du Web n'a ni femme ni enfant et se plaint amèrement de sa solitude. J'ai du mal à le prendre au sérieux, vivre sans attaches familiales m'apparaissant parfois comme une chance, une bouffée de liberté. Depuis deux mois, je le laisse approcher avec ses manières simples et directes, son univers particulier. Il m'écrit en anglais et tente parfois une incursion comique en français, mais je préfère dialoguer avec lui dans sa propre langue. Comme tout le monde à partir d'un certain âge, Mike possède un parcours accidenté : il est veuf et habite à La Nouvelle-Orléans où il dirige une entreprise de construction spécialisée dans le domaine des routes et des voies ferrées. Une fois n'est pas coutume, je suis charmée par un homme sans envergure intellectuelle, un peu plus vieux que moi, pas cultivé mais touchant, sexy en tout cas ! Ce matin, il m'a encore envoyé une chanson de Céline Dion sans se demander si cette eau de rose était ma tasse de thé.

J'aimerais parler de ma rencontre à quelqu'un, la faire exister pour autrui afin d'en tester le potentiel et de susciter un avis éclairé. Peut-être suis-je en train de m'engluier dans une rêverie qui ne me

fait nullement progresser? Lorsque je m'épuise dans mes contradictions, je pars en vrille et rêve d'un mois entier de folie avec ce voyageur du commerce amoureux! Je m'imagine pilotée sur des routes américaines interminables, j'observe son visage de baroudeur, son front immense, j'imagine ses mains de travailleur se posant sur mon ventre avec douceur et autorité; nous descendons dans ces motels qui hantent le cinéma étasunien et nous explorons ensemble les positions les plus acrobatiques. Lorsque mon songe s'évapore dans le soleil couchant, je me réjouis de le savoir si loin, en Louisiane, sachant qu'il ne viendra pas de sitôt frapper à ma porte. Je lui ai posé quelques questions sur sa vie là-bas, son travail, sa maison, mais il prétend n'avoir rien de spécial à raconter. Il s'abîme dans le souvenir de sa mère récemment décédée. C'était une Italienne, autrefois séduite par l'héritier d'une riche famille américaine; l'enfant issu de ces amours morganatiques n'a pas été reconnu par son père, qui a épousé une autre femme, sale époque, quand même. J'apprends cela avec intérêt, à mon tour je glisse vers la confiance, lui dévoile mes doutes, lui raconte mes désirs. Un jour, je lui ai demandé comment il a vécu le terrible ouragan, mais il a plaisanté à cause de mon nom: « Katrina, *my darling*, je ne veux pas en parler. » Il m'assure n'avoir pas d'amis, uniquement des partenaires de travail, des employés et des concurrents avec lesquels il se bat sur un marché compétitif.

Régulièrement, il m'envoie des poèmes dont certains sont charmants. Trop polie, je n'ose lui demander s'il les a rédigés ou s'ils ont mûri sous

d'autres cieux. Se peut-il qu'il les ait écrits lui-même, le professionnel du bitume, le patron à l'aise avec ses ouvriers ? Peu importe. J'aime l'idée que tu m'aimes, lui ai-je répondu alors qu'il me pressait de lui déclarer ma flamme supposée. Il prétend que je l'aime sans oser le lui confier ! Je lui parle de ma famille et lui signale, en guise d'avertissement, que l'illusion amoureuse postule une réciprocité aussi séduisante que vaine. Il dit comprendre et accepter. Il veut attendre, m'attendre, paroles, paroles, mais je me plais à les écouter ; amarré à sa solitude, en suspension depuis si longtemps, aurait-il trouvé en moi une nouvelle occasion de repousser son entrée dans la réalité ? Je m'étonne qu'un tel homme puisse se contenter d'une relation virtuelle quasiment à sens unique : il semble lui-même si charnel, avec un métier très physique, des routes, du béton, de l'acier. Mais peut-être appartient-il à la confrérie des machos déstabilisés par les femmes ? D'ailleurs, ne suis-je pas moi-même dans une forme de déni ? D'une certaine manière, je me réfugie également dans la représentation fantasmagorique, par paresse ou crainte d'expérimenter la vie avec des personnes bien réelles. Le Net favorise un imaginaire de pacotille.

Un Pays de Cocagne, jadis, semblait déjà inspirer les hommes. Non, je ne parle pas de la Suisse ! Ce lieu à l'abri des guerres, de la famine et des injustices incarnait un refuge propice au repos individuel comme aux réjouissances collectives vécues dans l'abondance et le partage. Sur Wikipédia, je découvre cette petite précision : « Dans les fêtes de village, le mât de cocagne, attraction traditionnelle,

était un poteau savonné en haut duquel on accrochait des jambons, des bouteilles et autres friandises que les jeunes montaient décrocher à leurs risques et périls et au grand amusement de la foule. » L'image du poteau savonné me paraît assez forte pour évoquer les mirages et les dangers du Web qu'il faut concevoir comme un prolongement, hélas, des violences du préau. Une étude estime les activités liées au *cybermobbing* beaucoup moins fréquentes que le harcèlement entre voisins et amis rencontré dans un quartier ou un établissement scolaire. Les jeunes s'adonnant à ces pratiques dans l'univers numérique sont souvent ceux qui ont déjà tendance à se comporter de façon agressive dans la société ordinaire, relèvent les auteurs. Je songe à ce continuum entre la « vraie vie » – notre existence hors écran – et le tissage virtuel d'un monde parallèle qui nous accompagne constamment. Sur mon téléphone « intelligent », je partage les échos du jour, j'apprends la mort d'une actrice, la naissance d'un livre écrit par un ami ; un événement planétaire s'offre à ma réflexion crépusculaire, un commentaire local me cueille au saut du lit. Les nouvelles proches ou désincarnées déroulent leur sarabande fragmentée sous mes yeux captifs. Parfois je m'égare dans un débat politique et le regrette aussitôt : certaines personnes adorent lancer des polémiques qui, dans le cadre très limité des échanges spontanés sur Internet, conduisent d'emblée dans une impasse.

Pour sa part, Mike demeure insensible à mes notations en ligne ; il m'attend en message privé, sans jamais manifester un intérêt pour ce que j'écris ouvertement sur *Facebook*. Finalement, il me décoit

avec ses poèmes naïfs et son insistance à me faire savoir qu'il fréquente l'église le dimanche. Je n'affiche pas mon incroyance, même s'il m'arrive de partager à l'écran des dessins peut-être un peu idiots. Je me comporte parfois comme une mécréante épidermique et inculte, il faut bien l'avouer. En guise d'autocritique, je vais poster cette citation sur les athées: « Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content ? Est-ce donc une chose à dire gaiement ? Et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste ? » Je trouve cette phrase magnifique ; elle fait résonner en moi ce « ton de voix fier et content » qui afflige tant l'auteur. Et maintenant, je m'attends à décrocher trois « *like* » avec cette citation, une paille pour *Facebook*, mais pour le grand Blaise Pascal, c'est sans doute déjà énorme...

Aucune trace de Mike, bien entendu, la vie de l'esprit lui passe par-dessus la tête. Je le perçois comme un homme simple et pas très « Net », et pourtant j'aimerais le voir, le toucher, compenser cette pauvreté intellectuelle par une apothéose charnelle, pourquoi pas ? Nos échanges en ligne me lassent, je ne tiens pas à m'incruster sur la Toile, je suis une araignée qui se prépare à débarquer dans la maison bien gardée ; autorisation de voyage entre les pattes, passeport biologique fondé sur mes huit yeux, je vais pénétrer d'un pas décidé le territoire étasunien car un homme venu du cyberspace me tend les bras !

Je n'en suis pas encore là, mais l'idée fait son chemin ; je m'inspire d'une charmante coutume du Moyen Âge, « qui accorde aux épouses un jour de liberté érotique » avec un amant de passage surnommé Valentin. Spécialiste de la philosophie, Olivia Gazalé me signale cette pratique dans son essai intitulé *Je t'aime à la philo*. Un autre livre me séduit ces jours ; il se présente sous la plume de Florence Ehnuel, une enseignante française fascinée par *Le Beau Sexe des hommes*. Dans cet opuscule, elle ne recule devant aucune joie, même minime, et ainsi elle nous rappelle qu'un bonheur n'arrive jamais seul, à condition d'ouvrir l'œil à la terrasse d'un café ou ailleurs, et finalement n'importe où ; il faut admirer les hommes, propose-t-elle, en faire une véritable posture, se forger si nécessaire une seconde nature capable de soutenir un regard appuyé, de rendre un sourire ou simplement de contempler un bel indifférent, un soucieux, un concentré. Ce petit traité ferait fuir une partie des féministes. Il suggère de célébrer allègrement la différence sexuelle, sans forcément bondir sur les hommes de passage, mais en laissant ouverte la porte du réel et de l'imaginaire. Un beau jour, si la possibilité somme toute assez rare se présente de faire l'amour, l'élue fortunée pourra se lancer sans oublier, telle une négligente ou une sotte, de savourer les beautés du pénis.